

Rousseau et Tocqueville :

la rhétorique de la décadence, la corruption du goût et la cause de la philosophie ¹

par Gérard Allard

Quoi que puisse dire Aristote et toute la philosophie, il n'est rien d'égal au tabac : c'est la passion des honnêtes gens, et qui vit sans tabac n'est pas digne de vivre. Non seulement il réjouit et purge les cerveaux humains, mais encore il instruit les âmes à la vertu, et l'on apprend avec lui à devenir honnête homme.

Molière, *Dom Juan*.

On dit que les philosophes sont des râleurs : cette réputation est méritée en bonne partie. Ce qui est sûr, depuis les débuts, les amis de la sagesse râlent. Nous n'avons que quelques phrases d'un des premiers d'entre eux, Héraclite d'Éphèse, dit l'obscur ; or dans le peu de ses affirmations qui se sont rendues au XXI^e siècle, il rouspète souvent. Par exemple, il raille les pratiques religieuses de ses concitoyens : « Les hommes cherchent en vain à se purifier avec le sang dont ils sont souillés, comme si on cherchait à se laver avec de la boue après avoir marché dans la boue ². ». Ou encore, il récrimine contre leur mesquine bêtise : « Tous les Éphésiens adultes devraient se pendre, eux qui ont banni

1. Conférence prononcée dans le cadre des Hors-d'œuvre du Certificat des œuvres marquantes de l'Occident.

2. Héraclite B5.

Hermodore, le plus noble d'entre eux, en disant : « Qu'aucun de nous ne soit plus noble, ou bien qu'il aille vivre ailleurs et parmi d'autres hommes ³. » Ou encore il grogne contre l'éducation politique et les lois : « La foule des prétendus savants suit les aèdes populaires et observe les lois, sachant ... que beaucoup sont méchants, mais que rares sont les bons... » Et il ajoute : « Car les meilleurs préfèrent une chose à toutes, la gloire éternelle parmi les mortels, mais le grand nombre vit repu comme du bétail ⁴. »

Héraclite ne se limite pas à dire qu'il y a des humains qui ne sont pas des philosophes, comme l'avait fait Pythagore, dans sa célèbre allégorie des Jeux olympiques : au moyen de cette image, le philosophe présocratique de Crotone expliquait ce qu'était un philosophe en disant que les autres humains ne vivent pas pour penser, mais pour être admirés ou pour s'enrichir ⁵. Pour sa part, Héraclite semble viser les êtres humains pour autant qu'ils vivent leur vie politique ou quotidienne : les hommes vivent mal non pas du fait qu'ils ne sont pas philosophes, mais du fait qu'ils sont ce qu'ils sont.

Ce qui est sûr, cet honorable art philosophique, la *rous pétance* contre ses congénères imparfaits, a connu une longue histoire et d'habiles praticiens. Rousseau et Tocqueville sont sans doute deux des meilleurs ⁶. Le

3. Héraclite B121.

4. Héraclite B29.

5. Voir Cicéron, *Tusculanes* V.2.8-9.

6. Rousseau est sans aucun doute un exemple *exemplaire* de rouspéteur, alors que Tocqueville est un modèle de modération et d'équilibre dans la critique. Il n'en reste pas moins que Tocqueville

premier a établi sa réputation dans le *Discours sur les sciences et les arts*, lamentation sur la décadence de la France du dix-huitième siècle; d'autre part, *De la démocratie en Amérique* est en grande partie un avertissement au sujet des dangers de la démocratie, soit du régime qui est voué, selon Tocqueville, à définir l'humanité de l'avenir.

Ainsi au début du *Premier Discours*, Rousseau gronde : « Un habitant de quelques contrées éloignées qui chercherait à se former une idée des mœurs européennes sur l'état des sciences parmi nous, sur la perfection de nos arts, sur la bienséance de nos spectacles, sur la politesse de nos manières, sur l'affabilité de nos discours, sur nos démonstrations perpétuelles de bienveillance et sur ce concours tumultueux d'hommes de tout âge et de tout état qui semblent empressés depuis le lever de l'aurore jusqu'au coucher du Soleil à s'obliger réciproquement ... cet étranger, dis-je, devinerait exactement de nos mœurs le contraire de ce qu'elles sont⁷. » Pour sa part, dès la première page de la deuxième partie de son *magnum opus*, Tocqueville, avec son flegme aristocratique inimitable, sermonne les fils de la révolution démocratique : « J'ai pensé que beaucoup se chargeraient d'annoncer les biens nouveaux que l'égalité

critique à la fois la démocratie de l'ère démocratique et les critiques de la démocratie nouvelle : son équilibre est un équilibre dans les reproches.

7. Rousseau, *Discours sur les sciences et les arts* III.9. – Toutes les citations de Rousseau sont prises de l'édition de la Pléiade. Le chiffre romain indique le numéro du tome, et le chiffre arabe le numéro de la page.

promet aux hommes, mais que peu oseraient signaler de loin les périls dont elle les menace. C'est donc principalement vers ces périls que j'ai dirigé mes regards, et, ayant cru les découvrir clairement, je n'ai pas eu la lâcheté de les taire⁸. »

Rousseau et Tocqueville se rejoignent encore en ceci qu'ils maugréent au sujet des mêmes tares politiques et sociales : l'injustice, l'irréligion, la dépolitisation de la société, le matérialisme débilisant et même la décadence du goût. Mais, et c'est là le plus intéressant, ils le font en relevant des causes différentes, opposées, voire hétérogènes. Pour illustrer ce trait, et y réfléchir un peu, on examinera les critiques de l'un et de l'autre en ce qui a trait aux sciences et aux arts. Pour autant qu'il s'impose, ce thème le fait parce qu'il fut celui du premier grand texte de Rousseau et qu'il est le premier vecteur de l'analyse tocquevillienne. En somme, l'un et l'autre se plaignent, à l'unisson, et ils dénoncent, ensemble, la corruption du goût ; mais ils détonnent et se disputent lorsqu'il s'agit d'analyser la maladie dont cette corruption est le symptôme.

*

Rousseau traite des sciences et des arts depuis un contexte politique et éthique, celui de la pureté des mœurs et de la sécurité publique. À la question « si le

8. Tocqueville, *De la démocratie en Amérique* II « Avertissement », page 8. Il y a quelque chose de la morgue de Montesquieu dans l'attitude de Tocqueville.

rétablissement des sciences et des arts a contribué à épurer les mœurs », le citoyen de Genève répond « non » sans doute, mais il renchérit pour protester que la popularisation des sciences et des arts a contribué à *corrompre* les mœurs et les hommes et à *affaiblir* les sociétés de façon à les rendre moins viables : il n'est pas seulement question d'un bien qu'on ne fait pas, mais d'un mal qui est fait. De plus, en reprenant le mot *contribué* de la question posée par l'académie de Dijon, Rousseau entend une distinction capitale : la vulgarisation des lettres, prétend-il, est une cause parmi plusieurs et même n'est pas la principale ; la déchéance est causée d'abord et avant tout par ce que, dans les œuvres subséquentes, Rousseau appellera l'amour-propre. Certes, dans le *Discours sur les sciences et les arts*, le terme technique n'apparaît pas puisque Rousseau dénonce plutôt la vanité ou l'orgueil ; mais le lecteur comprend à la longue qu'un mécanisme psychologique est en jeu derrière le jeu des effets condamnés avec une verve rhétorique sans pareil. Mû par l'amour-propre, chacun veut être admiré par les autres et plus que les autres ; le mal, et les maux, est causé par le désir d'inégalité, d'une inégalité reconnue par les autres, fixée dans les esprits par des données réelles sans doute, mais qui se fondent sur la conscience de ceux qui regardent et qui récompensent.

« Ô fureur de se distinguer, que ne pouvez-vous point⁹ » s'exclame Rousseau en épinglant la cause universelle dont il détaille les effets. Car passant par le prisme du développement des sciences et des arts, cette

9. Rousseau III.25.

cause profonde produit de nombreux effets, sept en tout, présentés dans la seconde partie du texte. Il y a d'abord l'abus du temps, c'est-à-dire la perte du temps du citoyen, qui est consacré à des activités intéressantes sans doute, mais futiles en ce qui a trait au bien humain que Rousseau appelle la vertu (voir paragr. 39); vient ensuite l'utilisation des énergies intellectuelles à un travail qui sape les valeurs sacrées de patrie et de religion (voir paragr. 40); mais il y a aussi le luxe, qui accompagne la déchéance militaire d'une société (voir paragr. 41-43).

Le quatrième effet est le plus paradoxal : le progrès des lettres auprès des gens du peuple implique leur régression en termes absolus, car la quantité n'implique pas la qualité; vulgarisés, les sciences et les arts se corrompent eux-mêmes selon un mouvement qui singe la corruption morale et politique dont leur progrès est une cause (voir paragr. 44-46). « Dites-nous, célèbre Arouet, combien vous avez sacrifié de beautés mâles et fortes à notre fausse délicatesse, et combien l'esprit de la galanterie si fertile en petites choses vous en a coûté de grandes ¹⁰. » En apostrophant François-Marie Arouet, en lui rappelant son nom véritable, celui d'avant la célébrité, Rousseau bougonne sans doute, mais il bougonne avec rigueur : il prouve par les faits que l'artiste le plus en vue de la France vise lui aussi, et lui d'abord, à être applaudi et célébré et à s'élever dans le regard des autres, soit à devenir Voltaire après avoir été Arouet.

Mais il y a plus, et plus grave, comme on le voit en

10. Rousseau III.21.

examinant de nouveau les effets politiques. D'abord, la popularisation de la culture nuit à l'esprit militaire qui est nécessaire à la défense de la patrie (voir paragr. 47-50). De plus, le développement des sciences et des arts ramollit le corps et le cœur des citoyens ; or cette *effémination* accompagne la déchéance morale dans son sens ordinaire : les produits des sciences et des arts exacerbent la sensualité en éveillant l'imagination et les autres facultés intellectuelles au charme des objets lascifs (voir paragr. 51-52). Or cela produit – c'est le septième effet – le mal des maux : l'inégalité sociale. « D'où naissent tous ces abus, si ce n'est de l'inégalité funeste introduite entre les hommes par la distinction des talents et par l'avilissement des vertus ¹¹ ? » Il semble donc que l'inégalité sociale fondée sur les talents plutôt que sur la vertu soit, d'une façon ou d'une autre, à la source des autres effets nocifs des sciences et des arts (voir paragr. 53-54). Mais en même temps, l'inégalité sociale, ou plutôt la passion pour la supériorité reconnue, est renforcée par les effets qu'elle produit. Les sciences et les arts stimulent la fureur de se distinguer, laquelle cause les autres vices et défauts ; par un effet de rétroaction, tout cela stimule à son tour le développement des lettres et les autres manières et matières de l'inégalité, ainsi que les effets qui s'ensuivent. Le cercle est complet et la roue de l'histoire tourne *vicieusement*, s'il est permis d'employer un terme vieillot. Voilà pour la lamentation postbiblique de Rousseau.

La mise en accusation, ou du moins le procès

11. Rousseau III.19.

politico-philosophique instruit par Tocqueville se fait autrement sans doute, mais on y entend le même air : il prétend voir et faire voir un inévitable abaissement des sciences et des arts qui est un trait de toute société démocratique¹². Ses remarques font partie de son analyse des effets de la démocratie sur la vie humaine : sur la vie intellectuelle sans doute (section première), mais aussi sur le cœur (section deuxième), sur les mœurs (section troisième) et finalement sur la vie

12. Il y a débat pour savoir si Tocqueville est optimiste ou pessimiste lorsqu'il analyse la démocratie des temps démocratiques ; on se demande – c'est un point crucial – s'il croit que les bons côtés de la démocratie nouvelle sont égaux ou supérieurs aux mauvais côtés, et surtout si on peut espérer avec raison que les correctifs qu'il propose (religion, corps intermédiaires, éducation) peuvent arrêter et non seulement ralentir le développement des aspects délétères de la démocratie qu'il analyse. S'il est permis de deviner l'ensemble de sa position à partir de ce qu'il dit de la religion, il semble pencher vers le pessimisme : le panthéisme gagnera sur le catholicisme, entre autres, et le correctif aristocratique le cédera devant le renforcement égalitaire. « Si je rencontre un système philosophique suivant lequel les choses matérielles et immatérielles, visibles et invisibles, que renferme le monde, ne sont plus considérées que comme les parties diverses d'un être immense qui seul reste éternel au milieu du changement continu et de la transformation incessante de tout ce qui le compose, je n'aurai pas de peine à conclure qu'un pareil système, quoiqu'il détruise l'individualité humaine, ou plutôt parce qu'il la détruit, aura des charmes *secrets* pour les hommes qui vivent en démocratie ; *toutes* leurs habiletés intellectuelles les préparent à le concevoir et les mettent sur la voie de l'adopter. Il attire *naturellement* leur imagination et la fixe ; il *nourrit* l'orgueil de leur esprit et *flatte* sa paresse (*De la démocratie en Amérique* II.1, « Ce qui fait pencher l'esprit des peuples démocratiques vers le panthéisme » [les italiques ne sont pas dans l'original]). »

politique (section quatrième). Or la vie intellectuelle est composée selon Tocqueville de la philosophie (chapitres 1-4), de la religion (chapitres 5-8¹³), de la science (chapitres 8-10), des arts (chapitres 11-12) et de la littérature (chapitres 13-21). C'est le chapitre onzième qui traite du thème du goût ; le titre « Dans quel esprit les Américains cultivent les arts » permet de deviner ce que l'auteur de *La Démocratie en Amérique* doit à l'auteur de *L'Esprit des lois*. Pour le dire autrement, si Tocqueville reprend l'air de Rousseau, il le développe avec des variantes nouvelles sans doute, mais un ton nouveau, qu'il faudrait pouvoir écouter et non pas seulement entendre.

Ce qui est sûr, les remarques de Tocqueville sur le goût, toutes négatives, se font en cinq temps ou en soulignant cinq particularités de la pratique des arts par une humanité démocratique. Le premier point et le plus évident est la préséance donnée à l'utile sur le beau, voire la réduction de beau à l'utile¹⁴. Le deuxième porte sur la qualité des productions des artisans : on cherchera à faire vite et moins bien, à faire à bon

13. Il n'est pas sûr que Tocqueville tienne à la distinction entre la philosophie et la religion : en tenant compte de l'ordre des chapitres, entre autres, le panthéisme est à la fois une philosophie et une religion.

14. Pourtant Xénophon – qu'on ne peut pas accuser de préjugé démocratique et encore moins d'être un démocrate inconscient vivant à une époque démocratique – fait de même : le beau (*kalon*) des œuvres humaines ne semble être rien de plus que l'utile (*ophélon*). Voir *Souvenirs* III.10 et surtout *Banquet* chapitre 5. Saisir la différence entre le *réductionnisme* xénophontique et celui de Tocqueville exige qu'on apprenne à distinguer l'esprit ancien de l'esprit moderne.

marché, mais pour atteindre un marché plus étendu. C'est ici que Tocqueville, véritable prophète, emploie une première fois le terme *consommateur*. « Ainsi, la démocratie ne tend pas seulement à diriger l'esprit humain vers les arts utiles : elle porte les artisans à faire très rapidement beaucoup de choses imparfaites, et le consommateur à se contenter de ces choses¹⁵. » Tocqueville, faut-il croire, a prévu que les démocraties nouvelles étaient vouées à devenir des sociétés de consommation, et leurs citoyens nouveaux des consommateurs réunis par leurs désirs et leur goût dégradé¹⁶.

Mais la corruption du goût démocratique ne consiste pas seulement à diminuer les qualités *naturelles* qui appartiennent aux productions des âges aristocratiques : le penchant des hommes égaux est de paraître, et de paraître supérieurs sans l'être en vérité. Pour employer le vocabulaire de Tocqueville, le goût d'une supériorité de pacotille s'appelle l'amour du luxe. « La démocratie ne fait pas naître ce sentiment, qui n'est que trop naturel au cœur de l'homme ; mais elle l'applique aux choses matérielles : l'hypocrisie de la vertu est de tous les temps ; celle du luxe appartient plus particulièrement aux siècles démocratiques¹⁷. » Selon Tocqueville, le luxe est donc moins présent dans les milieux, ou plutôt les époques, aristocratiques. Peut-on

15. Tocqueville II.1 « Dans quel esprit les Américains cultivent les arts ».

16. Voir, au contraire, l'optimisme de Voltaire, *Lettres philosophiques*, lettre 6 (fin) et lettres 20-23.

17. Tocqueville II.1 « Dans quel esprit les Américains cultivent les arts ».

imaginer une remarque semblable sous la plume de Rousseau ?

Ce qui est vrai des arts utiles, à savoir qu'ils sont influencés par l'esprit de la société dans lesquels ils produisent leurs œuvres, est vrai aussi des *beaux-arts*. Mais comme il s'agit des arts du beau, l'effet – le quatrième – porte sur la beauté. En somme, malgré l'utilitarisme omniprésent, la beauté et la recherche de la beauté survivent en démocratie (on s'en serait douté), mais elles sont corrompues, diminuées et ne sont plus que l'ombre d'elles-mêmes. « Ne pouvant plus viser au grand, on cherche l'élégant et le joli ¹⁸. » Comme le luxe qui remplace l'hypocrisie, la joliesse est la version démocratique de la beauté aristocratique.

L'exemple de Tocqueville, qu'il présente comme une expérience personnelle, et une expérience initiale ou même initiatique, signale que la découverte de ce fait fut une sorte de révélation laïque : quand Tocqueville parle à la première personne, c'est presque toujours une indication que le lecteur atteint un élément clé de son analyse ¹⁹. « Lorsque j'arrivai pour la première fois à New

18. Tocqueville II.1 « Dans quel esprit les Américains cultivent les arts ».

19. L'exemple le plus important semble être celui-ci. « Lorsque le monde était conduit par un petit nombre d'individus puissants et riches, ceux-ci *aimaient* à se former une idée sublime des devoirs de l'homme ; ils se *plaisaient* à *professer* qu'il est glorieux de s'oublier soi-même et qu'il convient de faire le bien sans intérêt, comme Dieu même. C'était la doctrine *officielle* de ce temps en matière de morale ... *Je* pourrais *m'arrêter* ici et ne point essayer de juger ce que *je* viens de décrire. L'extrême difficulté du sujet serait *mon* excuse. Mais *je* ne veux point en profiter, et *je* préfère que *mes* lecteurs, voyant clairement *mon* but, refusent de *me* suivre que de les laisser

York par cette partie de l'océan Atlantique qu'on nomme la rivière de l'Est, je fus surpris d'apercevoir, le long du rivage, à quelque distance de la ville, un certain nombre de petits palais de marbre blanc dont plusieurs avaient une architecture antique ; le lendemain, ayant été pour considérer de plus près celui qui avait particulièrement attiré mes regards, je trouve que ses murs étaient de briques blanchies et ses colonnes de bois peint. Il en était de même tous les monuments que j'avais admirés la veille²⁰. » En somme, le lecteur est bien obligé d'avouer que Tocqueville est le premier théoricien du kitsch ou du *quétaine*²¹ ; cette expérience particulière est non seulement générale ou généralisable, elle est aussi le modèle du désillusionnement que Tocqueville essaie d'opérer sur certains de ses lecteurs. Cela se confirme quand il présente un dernier trait de la sensibilité des démocrates : le beau trouve son fondement non pas dans la représentation de l'âme, mais dans la reproduction exacte du corps. S'il faut

en suspens. L'intérêt bien entendu est une doctrine peu haute, mais *claire* et *sûre* (II.2.8, « Comment les Américains combattent l'individualisme par la doctrine de l'intérêt bien entendu » [les italiques sont ajoutées]). » Ce passage rappelle le célèbre chapitre 15 du *Prince* de Machiavel. En revanche, comment être sourd à l'écho du « clair et assuré de tout ce qui est utile à la vie » de Descartes dans la première partie du *Discours de la méthode* : les Américains, et les démocrates, sont des cartésiens.

20. Tocqueville II.1 « Dans quel esprit les Américains cultivent les arts ».

21. Sur le kitsch, voir Kundera, *L'Insoutenable légèreté de l'être*, VI.5 et suivants. Le *quétaine*, comme il se doit, a ses sites Internet :

<http://www.ketaineries.com/quiz/quiz.html>

http://www.rabaska.com/super/chroniques/2001/04/quetaine_g_o.htm

croire Tocqueville, les siècles démocratiques, nos siècles, consacreront les David et oublieront les Raphaël²².

Chez Rousseau, par opposition à ce qui se passe chez Tocqueville, le thrène sur la corruption de la société résonne sur fond de critique de l'aristocratie ou de l'inégalité institutionnelle. Ainsi la décadence politique est le fait d'un glissement de régimes républicains, voire de vie tribale imaginée comme une quasi-anarchie, vers des monarchies ou des tyrannies structurées de part en part par les inégalités. Le couplet le plus intéressant de la lamentation est sans doute celui qui raconte la décadence du goût et de l'architecture. Le passage est un peu long, mais il montre deux choses : que Rousseau pensait déjà l'état de nature à l'époque du *Premier Discours*, et que Tocqueville et Rousseau s'opposent au moment même où ils se rapprochent le plus.

« On ne peut réfléchir sur les mœurs qu'on ne se plaise à se rappeler l'image de la simplicité des premiers temps. C'est un beau rivage, paré des seules mains de la nature, vers lequel on tourne incessamment les yeux et dont on se sent éloigner à regret. Quand les hommes innocents et vertueux aimaient à avoir les dieux pour témoins de leurs actions, ils habitaient ensemble sous les mêmes cabanes. Mais bientôt devenus méchants, ils se lassèrent de ces incommodes spectateurs et les

22. Tocqueville utilise l'exemple de Raphaël pour signaler une perte, là où Nietzsche avait parlé d'un gain (*Crépuscule des idoles* « Divagations d'un inactuel » § 9). Mais ils s'entendent pour placer Raphaël au sommet de la hiérarchie des artistes. – Il n'est pas sûr que l'histoire de l'art, avec la popularité de l'impressionnisme et de l'expressionnisme, entre autres, ait donné raison à Tocqueville sur ce point.

reléguèrent dans des temples magnifiques. Ils les en chassèrent enfin pour s'y établir eux-mêmes, ou du moins les temples des dieux ne se distinguèrent plus des maisons des citoyens. Ce fut alors le comble de la dépravation ; et les vices ne furent jamais poussés plus loin que quand on les vit, pour ainsi dire, soutenus à l'entrée des palais des grands sur des colonnes de marbre et gravés sur des chapiteaux corinthiens ²³. »

Selon Rousseau, la décadence du goût a bel et bien une histoire : le processus se déploie dans le temps et s'ancre dans les institutions. Or cette histoire se divise en trois ères dont la suite schématique est celle-ci. Après une période où les rivages étaient parés des seules mains de la nature, les hommes construisirent des cabanes ; ils étaient vertueux, voire innocents, et ils vivaient avec leurs dieux. Ensuite, les hommes élevèrent des temples pour leurs dieux ; ils étaient devenus méchants et trouvaient les dieux incommodes parce qu'ils voyaient cette méchanceté. À la fin, c'est-à-dire lorsqu'on eut atteint le comble de la dépravation, les maisons des citoyens devinrent aussi grandioses que les temples des dieux ; plutôt, les hommes, devenus si inégaux que les grands ressemblaient à des dieux, célébrèrent par l'architecture en même temps leur grandeur et leurs vices : leurs vices constituaient leur grandeur.

De plus, cette histoire suppose une intrication de plusieurs dimensions de la vie : pour être clair, la chose *société* s'entremêle à la religion et à l'architecture. Et le lecteur comprend que la chute sur un plan est la chute sur les autres : aux cabanes succèdent des maisons qui

23. Rousseau III.19.

deviennent des palais, alors que les hommes innocents deviennent méchants pour atteindre la dépravation et le vice, et alors que les dieux lares s'éloignent des hommes pour habiter des temples, puis pour disparaître et être remplacés par on ne sait trop quoi. La richesse augmente, et le goût s'altère : le plaisir pastoral le cède au besoin de magnificence et, à la fin, à la comédie sociale, à la mise en scène et à l'excitation du luxe tape-à-l'œil.

Avec ces expressions²⁴, apparaît l'élément le plus important sans doute de cette analyse ou de cette série de tableaux. Car il est toujours question de voir et d'être vus. D'abord, les hommes sont surveillés par les dieux, qui sont *témoins* (sans doute, témoigneraient-ils en faveur des hommes bons) ; ensuite, les hommes sont vus par des dieux *spectateurs* (déjà la *démoralisation* a eu lieu puisqu'un spectateur est neutre, ou indifférent à la moralité parce qu'il est spectateur ; déjà la vie s'est *théâtralisée*) ; à la fin, les grands se font voir, ou font voir ce qu'ils voudraient être, du haut de colonnes et sous des *chapiteaux* (est-il possible que le terme soit choisi pour rappeler le théâtre et même le cirque ?), et les dieux ne voient plus rien et semblent même être disparus ou morts. En somme, la clé de l'image de Rousseau est l'image qu'on projette et le souci de l'image et l'attitude de celui qui reçoit l'image. Selon Rousseau, le bien existe quand les hommes sont vus par des êtres qui sont bienveillants et assez près d'eux pour être membres de leur famille. En revanche, pour lui, le mal est complet

24. Les remarques qui suivent peuvent être vues comme une reprise des thèses de Starobinski dans *La Transparence et l'Obstacle*.

lorsque les hommes ont besoin d'être vus par d'autres hommes, qui sont leurs esclaves, pour se prouver qu'ils sont grands. Donc, le thème de l'amour-propre est proposé à travers cette suite d'images historiques. Rousseau dira dans le *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* que « l'amour-propre n'est qu'un sentiment relatif, factice et né dans la société, qui porte chaque individu à faire plus de cas de soi que de tout autre, qui inspire aux hommes tous les maux qu'ils se font mutuellement et qui est la véritable source de l'honneur²⁵. » Force est de reconnaître qu'il l'avait déjà dit dans le *Discours sur les sciences et les arts*, non pas en toutes lettres, mais par le sens de son tableau du développement et de la corruption du goût, qui porte sur l'art de construire.

Si cette dernière remarque est valide, elle incite à comparer les remarques de Rousseau aux observations de Tocqueville pour voir s'ils posent une cause semblable au principe des traits qu'ils regroupent. Dans son analyse de la décadence du goût où apparaît son exemple tiré de l'architecture, Tocqueville présente le phénomène de la vanité humaine, et même on trouve le mot sous sa plume. « Pour satisfaire ces nouveaux besoins de la vanité humaine, il n'est point d'imposture auxquelles les arts n'aient recours ; l'industrie va quelquefois si loin dans ce sens qu'il lui arrive de se nuire à elle-même²⁶. » En revanche, si Tocqueville peut croire que le luxe des citoyens et l'appauvrissement de

25. Rousseau III.219.

26. Tocqueville II.1 « Dans quel esprit les Américains cultivent les arts ».

l'art sont des phénomènes démocratiques²⁷, Rousseau est d'avis que le luxe appartient plutôt au monde aristocratique. Voilà pourquoi traitant du thème du luxe, le citoyen de Genève multiplie les exemples où les monarchies corrompues sont vaincues par des peuples égalitaires et pauvres et termine avec ces deux cas : « Une troupe de pauvres montagnards dont toute l'avidité se bornait à quelques peaux de moutons, après avoir dompté la fierté autrichienne, écrasa cette opulente et redoutable Maison de Bourgogne, qui faisait trembler les potentats de l'Europe. Enfin, toute la puissance et toute la sagesse de l'héritier de Charles Quint, soutenues de tous les trésors des Indes, vinrent se briser contre une poignée de pêcheurs de hareng²⁸. »

De plus, par opposition à Rousseau, l'intérêt de Tocqueville porte plutôt sur la façon dont l'amour-propre est transformé par la société ou par les relations sociales. Ce qui implique qu'il n'y a pas chez lui la même

27. Voir le texte qu'accompagne la note 15.

28. Rousseau III page 20. Les exemples sont truqués ou du moins présentés sous une lumière particulière : les pauvres montagnards sont quand même les Suisses, et les pêcheurs de hareng sont les Hollandais qui avaient alors un empire colonial. – L'ensemble des exemples du *Premier Discours* suggère que la monarchie est un régime malade et mauvais et que la démocratie est le lieu de la santé et de la bonté. Voir les exemples des pages 10-11. – On peut aussi rappeler la défense passionnée que Rousseau fit de la démocratie Genève contre les intentions *théâtrales* des philosophes dans la *Lettre à d'Alembert sur les spectacles*. On y trouve les mots suivants : « Voilà, monsieur, les spectacles qu'il faut à des républiques. Quant à celui dont votre article *Genève* m'a forcé de traiter dans cet essai, si jamais l'intérêt particulier vient à bout de l'établir dans nos murs, j'en prévois les tristes effets ; j'en ai montré quelques-uns, j'en pourrais montrer davantage ... (V.125) ».

idée de l'amour-propre, puisque pour Rousseau, il est au moins pensable que l'amour-propre n'existe pas, alors que pour Tocqueville les pulsions humaines fondamentales demeurent les mêmes, et c'est la société qui les transforme : le social, le variable, est plus intéressant que le naturel, fût-ce même le naturel si variable du cœur. En somme, Tocqueville diffère de Rousseau sur au moins deux points, et deux points importants.

Ces deux différences se combinent et se répondent. Car le niveau d'analyse de Rousseau n'est pas celui de Tocqueville et vice versa : en eux, un sociologue et un psychologue s'affrontent alors que les deux parlent des mêmes choses et concluent parfois de manière semblable. Mais le sociologue et le psychologue sont philosophes. Du coup, ils placent leur lecteur devant la question fondamentale de la philosophie. Si toute la réflexion philosophique est commandée par le célèbre « Connais-toi toi-même » du temple grec²⁹, le *psychologue* peut prétendre que la connaissance de soi peut se faire sans la connaissance de la société. Du coup, il peut se demander s'il est possible de connaître la société sans connaître l'être humain qui en est au moins la matière, sinon le fondateur et la cause première. Mais cet être humain sera toujours modelé par son milieu, répondra le *sociologue*. On répondra aux deux : sans doute, il est impossible de connaître au complet l'être humain sans connaître son environnement ni l'environnement sans en connaître le

29. Voir Xénophon, *Souvenirs* IV.2 24, Hobbes, *Léviathan*, « Préface » et certes Rousseau III.122.

centre environné. Et on croira le problème résolu parce que tout est vrai en même temps, parce que l'un n'est bien connu que par l'autre, et vice versa.

En revanche, Rousseau a soutenu, par sa référence de plus en plus appuyée à un état de nature, par sa valorisation des origines, prétendait-il, plus naturelles, par son analyse détaillée de la psychologie humaine, que la société est compréhensible seulement à partir d'une solide compréhension de l'homme. Et l'absence d'une théorie de l'état de nature chez Tocqueville³⁰, sa suggestion que la démocratie qui arrive à la fin des temps est la plus juste des formes de vivre ensemble³¹, ses analyses sociologiques détaillées, tout cela porte à penser que pour lui l'homme n'est compréhensible qu'à partir de la société. L'un et l'autre

30. En supposant qu'on puisse trouver des bribes d'une telle théorie ici ou là dans son œuvre, malgré tout, l'auteur de *De la démocratie en Amérique* est plutôt d'accord avec un autre de ses maîtres. « Je n'ai jamais ouï parler du droit public qu'on ait commencé par rechercher soigneusement quelle est l'origine des sociétés, ce qui me paraît ridicule. Si les hommes n'en formaient point, s'ils se quittaient et se fuyaient les uns les autres, il faudrait en demander la raison et chercher pourquoi ils se tiennent séparés. Mais ils naissent tous liés les uns aux autres ; un fils est né auprès de son père, et il s'y tient : voilà la société et la cause de la société (Montesquieu, *Lettres persanes*, lettre 94, Usbek à Rhédi) ». Il n'en reste pas moins qu'on trouve parfois des allusions à un possible état de l'homme avant la société. Voir *Mémoire sur le paupérisme*, page 119, *Œuvres complètes* XVI.

31. Voir, par exemple, II.4 « Vue d'ensemble sur le sujet » : « L'égalité est moins élevée peut-être ; mais elle est plus juste, et sa justice fait sa grandeur et sa beauté. » Il est remarquable que Tocqueville parle de grandeur et de beauté, critères aristocratiques, alors qu'il évalue la démocratie et son idée de l'homme.

refusent la fusion facile des points de vue.

*

De ce fait, l'un et l'autre placent leur lecteur devant la question finale, ou première, de la philosophie : le temporel est-il compréhensible à partir de l'intemporel ou vice versa ? l'humain est-il compréhensible à partir du divin ou les dieux à partir des hommes ³² ? l'autre est-il visible grâce à l'un ou l'un n'est-il qu'une projection possible de l'autre ³³ ?

À ce lecteur-ci, Rousseau semble être un penseur plus profond que Tocqueville parce qu'il fait mieux sortir l'ambiguïté de la question, parce qu'il est plus conscient d'une option autre que la *victoire* du temporel, de l'humain et de l'altérité. En somme, le penseur Tocqueville est annoncé, et *déterminé*, par le penseur Rousseau dans la note célèbre qui fonde la sociologie. « J'ai peine à concevoir comment dans un siècle où l'on se pique de belles connaissances, il ne se trouve pas

32. On dit que l'aphorisme delphique signifiait d'abord « Connais-toi toi-même et reconnais que tu n'es pas un dieu ». Voir Léon Robin, *La Pensée grecque et les origines de l'esprit scientifique*, Paris, 1942, page 182 ; P. M. Schuhl, *Essai sur la formation de la pensée grecque*, Paris, 1949, page 251, Robert Lenoble, *Histoire de l'idée de nature*, « Le miracle grec », Paris, 1969, pages 61-62.

33. Noter que quand Tocqueville juge de la justice de la démocratie, il prétend se placer du point de vue de Dieu. Voir *De la démocratie en Amérique* II.4 « Vue d'ensemble sur le sujet ». Mais c'est un Dieu créateur, maître providentiel de l'histoire, et non un Dieu cosmique, qui transcende le temps.

deux hommes bien unis, riches, l'un en argent, l'autre en génie, tous deux aimant la gloire et aspirant à l'immortalité, dont l'un sacrifie vingt mille écus de son bien et l'autre dix ans de sa vie à un célèbre voyage autour du monde, pour y étudier, non toujours des pierres et des plantes, mais une fois les hommes et les mœurs, et qui, après tant de siècles employés à mesurer et considérer la maison, s'avisent enfin d'en vouloir connaître les habitants³⁴. » Tout se passe comme si une fois son entreprise intellectuelle établie par son maître, le sociologue Tocqueville ne sent plus le besoin ni l'intérêt de revenir en amont. En fin de compte, Rousseau paraît plus conscient de ce qui vient avant la modernité accomplie et du pouvoir de l'histoire³⁵ avant les lumières de la sociologie : l'un et l'autre sont encore occasions de réflexion et de doute³⁶. Pour le dire autrement, Rousseau lit Platon, Plutarque et Montaigne³⁷ plutôt que Pascal, Montesquieu et Rousseau³⁸.

En conséquence, Rousseau est conscient qu'est une option humaine fondamentale la contemplation, c'est-à-dire le regard admiratif que l'homme jette, que

34. Rousseau III.213.

35. Il faut entendre par ce mot la discipline telle qu'elle était conçue par les Anciens.

36. Voir Leo Strauss, *Natural Right and History*, University of Chicago, 1959, pages 19-20.

37. Pour Platon, voir *Émile* IV.250 ; pour Plutarque, voir *Rêveries du promeneur solitaire* I.1024 ; pour Montaigne, voir *Discours sur les sciences et les arts* III.24-25.

38. « Il y a trois hommes avec lesquels je vis tous les jours un peu, c'est Pascal, Montesquieu et Rousseau... » Voir lettre à Kergolay, 10 novembre 1836, *Œuvres complètes* XIII.

l'homme ne peut s'empêcher de jeter, sur la nature. Cette possibilité, Rousseau l'a reprise à sa façon dans le dernier de ses livres, dans celui qui consacra son statut de grand écrivain et de grand penseur. Or il n'y a pas de *Rêveries du promeneur solitaire* dans l'œuvre de Tocqueville. Il faut croire que cela tient moins à un défaut de talent artistique qu'à une logique interne de sa pensée³⁹.

Mais il est temps de revenir à ce qui unit ces rouspéteurs modernes que sont Rousseau et Tocqueville. Pour ce faire, il faut les opposer non pas l'un à l'autre, mais les deux à la fois aux plus grands des râleurs anciens ou à ceux que Tocqueville aurait appelés

39. Sans doute Tocqueville a écrit sur le scientifique Pascal : « je m'arrête interdit, et je comprends que ce n'est pas une cause ordinaire qui peut produire de si extraordinaires efforts (II.1, « Pourquoi les Américains s'attachent plutôt à la pratique des sciences qu'à la théorie ») ». En un sens, Tocqueville ne va pas au-delà de cet étonnement qui le fige pour aller de l'avant et sonder le fond des choses qui dépassent le monde humain. Un signe en est que « les secrets les plus cachés du Créateur » mentionnés plus haut fusionnent, et *confusionnent*, le ciel chrétien et le ciel des astronomes : au contraire de ce qu'affirme Tocqueville, Pascal n'est pas mort épuisé par la recherche scientifique, mais par l'effort de l'apologiste et de l'apôtre. Cette confusion était impossible pour Pascal (voir le début du *Mémorial* et la distinction capitale entre l'esprit de géométrie, qu'il pratique dans ses œuvres scientifiques, et l'esprit de finesse, qui éclaire ses *Pensées* et que ses *Pensées* servent à éveiller). On peut dire que le rejet de cette confusion est le fondement même de la philosophie ancienne. Voir Héraclite B32-34 et Platon, *Euthyphron* 12a-b. Le fait que Tocqueville ne voit pas la différence est une indication de son *aveuglement* en ce qui a trait à l'homme qui contemple.

les hommes des siècles aristocratiques⁴⁰. Les philosophes, anciens ou modernes, sont des râteaux. En revanche, s'il fallait trouver une différence entre la rhétorique des Anciens et celle de ces deux Modernes exemplaires, on pourrait s'arrêter sur ceci : alors que Socrate et les siens critiquent les choses politiques pour en signaler les tendances anti-philosophiques, l'allégeance première de Rousseau et de Tocqueville appartient à la cité, aux hommes qui vivent, comment dire, à l'ordinaire.

Sans doute, la question première est celle du bonheur⁴¹. Pour les Anciens, et ce depuis Pythagore et Héraclite⁴², la réalité première est le bien de ces humains plus qu'humains que sont les philosophes et donc la vérité éternelle des sphères, celle d'une autre vie ou celle de l'un : pour eux, toute la question pratique humaine consiste à chercher le moyen d'échapper à la caverne pour regarder le Soleil « lui-même en lui-même

40. Une des ambiguïtés importantes de *De la démocratie en Amérique* est que le terme démocratie couvre non pas un régime politique situé dans l'espace qu'une façon de penser ou, pour parler comme Tocqueville, une nouvelle figure de l'humanité située dans le temps. Par son apparition même, cette nouvelle figure fait disparaître l'ancienne. En somme, la démocratie dont parle Tocqueville est un phénomène tout autant historique que géographique et politique, voire plus historique que géopolitique ; les démocrates athéniens étaient selon Tocqueville des aristocrates dans l'âme, tout comme les redressements que suggère l'aristocrate Tocqueville sont ceux d'un démocrate dans l'âme. En somme, *De la démocratie en Amérique* est une sociologie du temps humain plutôt que de son espace.

41. Comme le savait et le disait le Socrate de Xénophon. Voir *Souvenirs* IV.2.23-25.

42. Héraclite B1.

dans le lieu du même⁴³ ». Rousseau⁴⁴ et Tocqueville⁴⁵ voient les choses autrement : le besoin premier, ou le bien qu'il faut protéger avant tout est celui de l'homme ordinaire, celui qui vit dans la cité. Car « les vérités qui tiennent au bonheur humain⁴⁶ » sont des vérités théio-pratiques⁴⁷. Mesurer la différence entre le regard porté vers le Soleil qui est la cause de tout ce qui se passe dans la caverne et le regard porté sur « les nations de nos jours⁴⁸ », soit nos étonnantes démocraties triomphantes, c'est mesurer la différence entre deux façons de penser la vie, et en fin de compte deux façons de râler.

43. Platon, *République* 516b5-6.

44. La réponse de Rousseau est la suivante : « O vertu ! science sublime des âmes simples, faut-il donc tant de peines et d'appareil pour te connaître. Tes principes ne sont-ils pas gravés dans tous les cœurs, et ne suffit-il pas pour apprendre tes lois de rentrer en soi-même et d'écouter la voix de la conscience dans le silence des passions (III.30) ».

45. La réponse de Tocqueville est la suivante : « Pour moi qui, parvenu à ce dernier terme de ma course, découvre de loin, mais à la fois, tous les objets divers que j'avais contemplés à part en marchant, je me sens plein de craintes et plein d'espérances. Je vois de grands périls qu'il est possible de conjurer ; de grands maux qu'on peut éviter ou restreindre, et je m'affermis de plus en plus dans cette croyance que, pour être honnêtes et prospères, il suffit encore aux nations démocratiques de le vouloir (II.4 « Vue générale du sujet »). »

46. Rousseau III.3.

47. Voir Rémi Brague, *La Loi de Dieu*, Gallimard, 2005, page 17.

48. Tocqueville II.4 « Vue générale du sujet ».